

I

Si les steppes patagoniques accablent leurs habitants de tous les excès de la nature, cinglants fléaux au premier rang desquels le voyageur déplorera les extrêmes et versatiles climats, la démence furieuse qui prend toutes les formes du vent et dont chaque être vivant sous ces latitudes s'avère dépositaire, aggravés par la stupéfiante beauté de ces contrées brutales qui hurlent sous leurs ciels affolés; beauté qui affecte, telle un venin, celui qui foule ces terres ne serait-ce qu'une fois, et qui passera le restant de ses jours à tenter, en vain, de s'en départir; elles épargnent, en revanche, aux âmes libres, les tourments de la promiscuité qui leur sont, par-dessus tout, intolérables.

Sebastián Hortelano était de ceux-là. Son âme fière, servie par un caractère rien moins qu'ombrageux, ne le prédisposait pas à la vie sociale, l'immensité de la Terre de Feu suffisait à

peine à étancher sa soif de solitude. Aussi, les premières années de sa vie d'homme l'avaient-elles conduit d'*estancias* en *latifundios*, dans lesquels il se louait et où il ne restait jamais bien longtemps. Pour le gaucho de quarante-neuf ans qu'il était, aucune bergerie n'était assez lointaine et la plus petite équipe de ces travailleurs du bout du monde, réputés pourtant pour leur tempérament farouche et peu disert, passait à ses yeux, et surtout à ses oreilles, pour une horde tapageuse. Par surcroît, sa haute stature et sa mine renfrognée n'attiraient généralement aucun autre taciturne à prendre langue avec lui. Lorsqu'il était contraint de lier un semblant de conversation, ce qui se réduisait dans son cas à deux, trois bougonnements, Sebastián Hortelano était toujours surpris, comme effrayé par le son de sa propre voix. Il s'acquittait de son statut d'homme libre en retirant aux moutons toute l'herbe qu'ils avaient arrachée à la pampa et qui leur repoussait sur le dos, sous forme de laine puante. Accablé d'un odorat sensible, Hortelano retrouvait dans l'odeur du suint et des peaux, celle de la charogne, au point de s'en sentir imprégné jusqu'au fond de la gorge, et à l'instar des autres gauchos, il tentait de se débarrasser de l'abjecte âcreté en crachant partout à longueur de journée et en fumant de petits

cigares noirs, tout tordus et bon marché, dont l'amertume surpassait tout.

Après la saison de tonte, il prenait l'argent, son bagage et son cheval, pour s'éloigner au plus vite en direction des solitudes respirables. On ne le regrettait d'ailleurs nulle part. Des bruits circulaient à son sujet. Ils couraient tel le vent, les nuages, les pumas et les guanacos sur ces territoires où rien ne freine la rumeur, quelles que soient les distances, ici incommensurables. Qu'une médisance trouve une bouche pour la dire, et elle volera jusqu'à l'oreille qui voudra l'entendre, le chemin à parcourir importe peu.

Dans les bergeries, le soir, autour d'une lampe à huile de baleine, tandis que circulait la calebasse de maté, on crachait par terre en s'échangeant les nouvelles, et celui qui partait les colporterait, altérées, corrompues ou rafistolées, selon les aléas des allées et venues. Pourtant, ce procédé ne suffisait plus aux nouveaux Argentins, et l'on voyait depuis peu courir sur la steppe les fils du télégraphe que les jeunes gauchos se contentaient de suivre pour se rendre en ville.

On disait, à propos de Sebastián Hortelano, qu'il était sorcier. Assassin et sorcier, et que, une bonne lame prévalant sur de longs discours, il

était préférable d'éviter de lui chercher querelle, prompt qu'il était à tirer le *facón* de sa ceinture rivetée d'argent.

Qu'il fût un meurtrier, cela ne faisait aucun doute, dans les pays pionniers, on règle ses comptes soi-même, s'épargnant ainsi bien de ces parlottes et autres procédures onéreuses et aléatoires qui ne règlent la plupart du temps rien parmi les vieilles nations dites plus policées. Du reste, la cérémonie du maté prévient la plupart des conflits : vous n'avez la parole que si l'on vous tend laalebasse et vous la fermez lorsqu'on vous la reprend. Ce système convenait à Hortelano, qui, non seulement ne cherchait pas d'histoires, mais encore et surtout ne craignait personne. Quant à sa réputation de *brijo*, elle était un peu usurpée. En réalité, Sebastián Hortelano possédait un don de la nature qu'il s'était découvert tout à fait par hasard : il faisait pisser les chevaux.

Sa monture constitue le bien le plus précieux du gaucho, et tout ce qu'il possédera jamais tient dessus. Si elle tombe malade ou meurt, il se retrouve aussi vulnérable qu'un *charango* renversé sur le dos, il n'est plus rien. Aussi, le cheval est-il l'objet des soins les plus attentionnés de la part de son cavalier.

Trois calamités guettent le cheval criollo : le

puma, la colique et la dysurie, toutes trois fatales. Contre le premier il suffit en général de rester prudent, chaque cavalier utilise ses propres recettes pour combattre les deux autres, et comme en toute circonstance où la science abdiqne, l'irrationnel fait loi. En l'occurrence les bergers argentins, en termes de science hippiatrice, ne manquent pas d'imagination. Et, si bien des animaux succombent aux invraisemblables mixtures que leur concoctent et leur font avaler leurs soigneurs dans l'espoir de les soustraire au mal, on doit à la vérité de dire que quelques-uns en réchappent aussi.

Sebastián Hortelano, quant à lui, avait le don de provoquer, sans drogues ni manipulations, la miction des équidés, par la magie de sa seule présence. Il lui suffisait de s'asseoir dans un corral, une écurie ou en plein champ, près du malade, pour qu'après quelques minutes celui-ci vide à grands flots sa vessie congestionnée, échappant ainsi à une mort certaine. À peine s'aidait-il parfois, dans les cas sévères, d'une sorte de sifflement, un chuintement plutôt, qu'il émettait mâchoires serrées, propice aux épanchements, et dont il avait le secret.

Un don qui valait de l'or. Pas tant pour ce qu'il rapportait en pesos, mais, à ses yeux, pour la qualité des conditions de travail. En effet, on le

faisait venir dans les haciendas, il n'y avait rien à négocier, et donc rien à dire. Il arrivait, on écartait les enfants, quelqu'un lui indiquait les écuries où on le laissait seul exécuter son étrange et inestimable office. Vessies purgées, il ressortait pour se diriger vers la *cantina* où il trouvait toujours une assiette chaude, un pichet, et posées à côté, les trois pièces d'argent, c'était le tarif.

Bien payé, pas un mot de trop.

Comment faisait-il? Il n'en savait rien lui-même. Avait-il hérité ce talent? On ignorait tout de sa famille, on ne lui connaissait aucun frère ou ami, pas même un camarade, et jamais on ne l'avait vu avec une femme.

La rémunération de ses pratiques surnaturelles, s'ajoutant aux salaires des tontes et aux primes qu'il décrochait – il vous pelait son mouton, aux ciseaux, en moins de deux minutes, quinze heures par jour – permettait à l'hermétique gauchiste de gagner correctement sa modeste vie. Une fois, très au sud, du côté de Rio Gallegos, il avait tondu avec une équipe de douze Basques qui opposaient ouvertement leur hostilité à son indifférence. Ils s'appliquaient à ne parler entre eux que dans leur patois pour ostraciser Hortelano qui, du reste, ne demandait pas mieux. Aucun toutefois ne s'était aventuré à

provoquer de front ce gaucho solitaire certes, mais bien baraqué. Le dernier jour de travail, l'amoncellement des barrières amovibles que les Basques venaient d'empiler s'écroula sur lui, et il se retrouva plaqué au sol, au bord de l'étouffement, prisonnier de l'enchevêtrement des madriers. Les douze autres l'encerclèrent, mais non seulement ils ne firent pas le moindre geste pour lui porter secours, mais encore, et Hortelano vit cela très nettement, le chef d'équipe empêcha le plus jeune d'entre eux de se précipiter pour l'aider. Ils le voyaient mort et ne se gênaient plus pour évoquer, en espagnol cette fois, l'argent du gaucho qui devait se trouver dans la paille de son bat-flanc. Il ne dut son salut qu'à son exceptionnelle robustesse : s'arc-boutant sur le sol, il entreprit de soulever la pile de chevrons à la force du dos. Il le fit méthodiquement, se ménageant des pauses dans son effort formidable et finit par tout basculer et se dégager. Lorsqu'il reparut dans la salle commune, les Basques avaient déguerpi, et il retrouva son pécule intact. De ce jour, à sa réputation de sorcier, qui courait sur la pampa, s'ajouta celle de force de la nature. Lui seul entendait le hurlement de ses vertèbres, qu'il fit taire en abusant du souverain maté. Après cet incident, il prit pour habitude, avant chaque

embauche, d'enterrer au pied d'un arbre son magot qu'il récupérerait en partant.

Ce qu'Hortelano appréciait le plus, lui qui sillonnait sans cesse le pays pour se rendre d'une exploitation à la ferme d'un particulier, c'étaient les trajets, les interminables trajets, qu'il accomplissait seul, spectre désenchanté chevauchant à travers les immensurables plaines désertes. Il lui arrivait de gueuler contre le vent, sans raison apparente, au grand affolement de sa monture, et parfois, par coïncidence, la tourmente marquait une pause, il se persuadait alors qu'il pouvait tenir tête au monde sauvage.

Peut-être était-il un peu sorcier, après tout.

Sebastián Hortelano, qui n'aimait ni hommes ni bêtes, vécut ainsi, bon an mal an, entre les peaux grasses de moutons et l'urine des chevaux, communiquant le moins possible, jusqu'à la presque cinquantaine. À cette époque, on commençait de parler de fédérations d'ouvriers agricoles, de contrats de travail, de cartes de qualification et autres cotisations... Autant d'incongruités dans lesquelles un sauvage tel que lui ne pouvait se reconnaître, et encore moins s'installer. Les embauches s'espacèrent, on ne faisait plus appel à lui qu'en cas de très mauvais temps ou de coup de feu dans les propriétés les plus australes, les plus dures aussi.

Sans pièces d'identité, sans syndicat, sans amis, Hortelano se voyait préférer partout des confrères plus conformes, plus jeunes aussi. Il ne lui restait pour survivre, dans un monde où le train triomphant corrompait déjà les pâturages, que son dérisoire pouvoir de faire pisser les chevaux. Puis, du Nord-continent ou peut-être d'Europe, arriva le furosémide et ses dérivés, redoutables remèdes efficaces. En quelques semaines, les flacons ambrés à étiquettes bleues, contenant la poudre diurétique infailible se retrouvèrent dans toutes les *estancias*, dans la moindre bergerie et même, signe des temps, dans les sacoches des gauchos. La dysurie était vaincue. Victoire totale et retentissante qui sonna, du même coup, le glas de la partie honnête de la vie de Sebastián Hortelano.

Car, si jusqu'alors il avait été à plusieurs reprises en délicatesse avec le décalogue – inapplicable, dans cet enfer – jamais, mais jamais, il n'avait fait la moindre entorse au code de l'honneur.

Cette nuit-là, Hortelano installa son bivouac à l'abri d'un escarpement de rochers bleus. Il soigna son cheval en se demandant pour la première fois s'il avait pissé de la journée. Il ne se souvenait pas l'avoir vu, les quatre jambes en

écart, le rein voussé, dans cette posture caractéristique de la miction chevaline. Cela l'inquiéta. Il resta longtemps assis aux côtés de sa monture, elle-même troublée par cette soudaine prévenance. Il essaya toutes les gammes de bruissements que permet une bouche fermée, rien n'y fit, le cheval avait cessé de manger pour l'observer à son tour d'un gros œil rond de perplexité. Était-il possible que le don se soit émoussé? Il détacha le rouan pour le mener à la source en contrebas, mais ne l'avait-il pas déjà fait? Les deux antérieurs dans l'eau, le cheval consentit à tremper les naseaux, comme par politesse, mais il n'avait pas soif, ni envie d'uriner. Hortelano ne comprenait plus rien. À rien.

Sans appétit lui-même, il fit chauffer seulement l'eau du maté, et le dos contre la paroi, devant le petit feu, il ne sortit plus ses mains de sous le poncho de bouracan que de temps à autre, pour siroter la décoction. Très au-dessus, la pâle et froide Croix du Sud ne lui fut d'aucun conseil ni secours. Il ne dormit pas un seul instant, et lorsque le soleil revint révéler un monde nouveau, sa décision prise, Sebastián Hortelano rassembla ses affaires, sella son cheval, et se mit en route en direction de Santa-Luz, point de départ de sa nouvelle vie.